Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

Jocelyn Barnard allongea ses grandes jambes.

Cependant, l'ancien prospecteur marchait toujours à une allure extraordinaire, et l'étudiant avait beaucoup de peine à garder sa distance et à ne pas le perdre de vue, sa petite taille le noyant à chaque seconde dans les groupes de passants. La poursuite était d'ailleurs relativement facile, à tout autre point de vue. Morton, sous l'obsession d'une idée fixe, ne voyait que son but et ne s'en laissait distraire par rien. Jamais il ne jetait un regard à droite ou à gauche.

Les deux hommes, à vingt-cinq mètres l'un de l'autre, arrivèrent à la maison de Robert Tangye par l'arrière. Morton escalada le mur du jardin en deux sauts, avec une agilité dont Jocelyn Barnard fut stupéfié. Et quand il eut escaladé à son tour, au risque de se faire prendre pour un malfaiteur si des policemen étaient passés là, le petit homme avait grimpé à l'un des piliers d'un véranda, et courait sur la toiture fragile avec une habileté de singe.

—J'arriverai trop tard! murmura Barnard d'une voix d'angoisse.

Et il se mit à grimper à son tour le pilier.

Alors, en quelques secondes, un drame effroyable se déroula.

Quand il arriva dans la chambre, Morton, la face terrible, la fureur aux yeux, poussant des cris inarticulés, était étendu à terre sur une homme qu'il avait renversé. Il le maintenait immobile en lui appuyant la main gauche sur la gorge, et de la main droite, armée d'un long poignard, il le frappait avec acharnement à la poitrine.

Sa victime, étourdie par la soudaineté de l'assaut, déjà mortellement blessée sans doute, ne se défendait pas. Les yeux m'exprimaient que la plus violente terreur.

L'étudiant se précipita, saisit le bras du meurtrier, et, d'une torsion brutale, l'obligea à lâcher son arme.

—Lâchez-moi... lâchez-moi! ... disait Morton essoufflé. Il faut que je me venge... Il faut que je l'achève... Il nous a tués tous?...

Cependant, Barnard avait réussi à le mettre sur le dos, et il lui liait les mains d'un mouchoir. Tangye se releva, livide et ruisselant de sueur, et bientôt Morton fut immobilisé, dans l'absolue impossibilité de nuire.

Barnard et le millionnaire se regardaient, mal remis encore d'une aussi terrible émotion.

—Monsieur Robert Tangye, demanda l'étudiant.

—Oui, monsieur... Vous-êtes le gardien de ce fou?

—Non. Je ne suis pas son gardien. Je suis étudiant en médecine. Et je surveille depuis quelques temps, pour mon instruction personnelle. Je vois, néanmoins, que je ne le surveillais pas d'assez près. Vous n'êtes pas blessé, monsieur?

—Non, grâce à ceci.

Tangye relevait les lambeaux de son vêtement, taillardé par la lame du poignard, et montrait sa chemise de mailles.

—Ah! ah! vous vous y attendiez!

—Non, dit vivement le millionnaire. Si je m'étais attendu à cette agression, mes fenêtres seraient-elle restées ouvertes, en pleine nuit?

Barnard ne répondit pas.

—Toujours est-il, poursuivit Tangye, que vous m'avez sauvé la vie, monsieur, à l'acharnement que mettait ce malheureux à me frapper, il aurait certainement atteint le cou à un moment ou l'autre. Je vous en garderai une profonde reconnaissance.

—N'en parlons pas, monsieur; je n'ai fait que mon devoir.

—Mais qu'allons-nous faire de cet homme? demanda le millionnaire.

—Etant donné qu'il vient de se révéler dangereux, je serais d'avis de le remettre à la police, qui s'arrangera pour l'empêcher de nuire.

Tangye parut réfléchir profondément.

—Ecoutez, monsieur, dit-il enfin. J'ai des raisons particulières, de graves raisons d'intérêt, pour ne pas attirer sur moi, en ce moment, l'attention publique. Je n'ai que trop défrayé la chronique, lors de mon accident en mer, et lors du... de la mort de mon fils. Je vais vous demander le secret le plus absolu sur cette triste affaire. Vous connaissez la demeure de cet homme?

—Oui.

—Vous pouvez l'y faire surveiller?

—Sans doute.

—Que tout le monde ignore donc ce qu'il a fait ce soir. C'est un aliéné; sa tentative de meurtre n'a pas eu de suites; qu'on n'en parle pas. J'en serai quitte pour me garder avec plus de précautions à l'avenir.

—Comme il vous plaira.

Depuis qu'il était ligotté, Morton était resté complètement immobile et muet. Jocelyn Barnard s'approcha de lui et constata que les yeux étaient grands ouverts, mais égarés et sans intelligence. Il prit dans sa poche le flacon qu'il avait apporté, versa une partie du contenu sur son mouchoir et le plaça sous les narines de l'ancien prospecteur. Quelques instants plus tard, celui-ci gisait à terre, absolument inconscient, et l'étudiant lui ôtait ses liens.

Les deux hommes le transportèrent au rez-de-chaussée, Tangye recommandant de ne faire aucun bruit. Puis un cab fut amené dans une ruelle latérale, et le corps endormi y fut monté.

Ce fut le millionnaire qui donna l'adresse, une adresse quelque, en mettant une pièce d'or dans la main du cocher.

En même temps, il disait à Jocelyn Barnard, à l'oreille:

—Faites-vous descendre dans une pharmacie. Et changez de cab.

La voiture se mit en marche.

Robert Tangye rentra dans le vestibule sombre de sa maison. Il tremblait de tous ses membres et murmurait:

—Je suis perdu!..Je suis perdu!.. Je suis perdu!...

Pour l'étudiant en médecine, il observait la face inconsciente de Morton et se disait:

—Le millionnaire a bien peur de son assassin. Est-ce que je tiendrais la lumière complète?

XLVII.

UN MALADE RECALCITRANT.

Lorsque Morton revint à la conscience, il était couché dans son lit, no 1, Quetta Street, et une horloge du voisinage sonnait minuit. Tout était parfaitement silencieux dans la chambre, faiblement éclairée par la lueur d'une veilleuse.

—Comment se fait-il que je sois couché d'aussi bonne heure? pensa l'ancien prospecteur. Et pourquoi ai-je une veilleuse, moi qui ne m'en sers pas?

Il resta sur le dos pendant quelques instants, cherchant à résoudre des problèmes et n'y arrivant pas. Puis, tout à coup, il lui sembla percevoir près de lui le bruit d'une respiration régulière et calme.

—Est-ce qu'il y a quelqu'un ici? s'écriat-il.

Quelque chose sursauta, un certain remue ménage se produisit, et bientôt entra dans le cercle de lumière une sorte de petit homme chafouin, portant des lunettes, un tablier d'infirmière et un bonnet de coton. L'apparition était d'ailleurs malpropre, mal rasée, et abusait de la permission que nous avons tous d'être laids.

—Par les cornes de Belzébuth! qui êtes-vous? lui cria Morton.

—Calmez-vous, monsieur; je suis Tommy, votre garde-malade.

L'homme couché tressaillit à son tour et se mit sur son séant. Il avait l'air totalement ahuri.

—Mon garde-malade! je suis donc malade? Il me semble, au contraire, que je ne me suis jamais mieux porté. Quelle est cette plaisanterie?

—Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur. Il est possible que vous alliez mieux maintenant, mais vous avez été sérieusement pris.

—De quoi?

—M. Cooper m'a bien recommandé de ne pas vous laisser parler trop longtemps, monsieur.

—Qu'est-ce que c'est que M. Cooper?

—C'est votre médecin, monsieur.

—Ce n'est donc plus Jocelyn Barnard qui me soigne?

M. Jocelyn Barnard assista monsieur; mais en présence d'un cas... particulier... et de quelque gravité si j'ose m'exprimer ainsi, il ne pouvait pas exercer officiellement. Il a dû requérir un docteur muni de ses titres.

—Oui. Et quelle maladie ai-je eue, suivant M. Cooper?

—Je ne le sais pas, monsieur. Mais vous avez eu la fièvre et le délire.

—Ah! ah! Pendant combien de temps?

—Pendant huit jours, monsieur.

—Comment? Il y a huit jours que je suis couché?

—Oui, monsieur.

—Eh bien! je me lève! Faites-moi passer mes vêtements.

—Oh! monsieur!... M. Cooper m'a bien recommandé...

—Votre M. Cooper est une brute. Je suis guéri et je meurs de faim. Ce n'est pas vous qui me donnerez à manger, n'est-ce pas?

—Monsieur, je n'ai pas d'ordres. Mais si vous voulez patienter jusqu'à ce que je sois allé chercher le docteur...

—Merci. Je suis déjà à bout de patience.

Morton avait sauté dans la chambre et commençait à se vêtir.

Tout en s'habillant, Morton poursuivait le cours de ses réflexions à haute voix.

—Et d'ailleurs, disait-il, pourquoi m'a-t-on donné un garde-malade masculin?

—Ce n'est pas de ma faute, monsieur, balbutiait le malheureux infirmier. Et j'ai quatre enfants à nourrir.

—Aussi, mon garçon, je ne vous en veux pas le moins du monde. On vous a donné une consigne: vous l'exécutez de votre mieux c'est votre affaire. Mais, comme je me sens, moi, plus alerte que je ne l'ai jamais été, vous trouverez bon que je ne m'enferme pas plus longtemps dans cette chambre qui empoisonne la pharmacie. Vous donnerez de l'air pendant mon absence. Au revoir.

Morton avait pris son chapeau et sa canne; il se dirigeait vers la porte. Le garde-malade, pâle et tremblant, y fut avant lui.

—Monsieur!... Je vous en supplie!... Il n'est absolument impossible de vous laisser sortir.

Les yeux du pseudo malade s'allumèrent.

—Impossible de me laisser sortir? ...Et pourquoi donc? Est-ce que je suis prisonnier?

—Non, monsieur, vous n'êtes pas prisonnier. Mais M. Cooper...

—Eh! au diable M. Cooper!

—Monsieur!... Au nom du ciel! ... Si vous ne le faites pas pour lui faites-le pour moi, monsieur!... J'irai chercher tout ce qui vous plaira... Mais ne sortez pas, monsieur!... Ne sortez pas, pour l'amour de Dieu!... C'est le pain de mes pauvres petits enfants que vous me feriez perdre.

Morton, sombre, rentra dans la chambre, résigné en apparence. Il déposa sa canne et son chapeau sur le guéridon central et demeura immobile.

Le garde-malade s'applaudissait intérieurement, croyant l'avoir convaincu de la nécessité de rester à la maison. Mais, au moment où il passait devant son captif, celui-ci, d'un geste prompt comme la pensée, le saisit d'une main à la nuque et de l'autre au fond de sa culotte. Avant d'avoir pu même pousser un cri, Tommy était jeté sur le lit, bâillonné avec un foulard et ligoté dans un drap, réduit à l'impuissance la plus absolue.

Le tout n'avait pas duré vingt secondes.

Morton répara le désordre que ce semblant de lutte avait apporté dans sa toilette et jeta sur le lit, près du gardien devenu un captif, un billet de banque.

—Allons, au revoir. Tâchez de dormir. Personne ne vous dérangera jusqu'au matin.

Ce disant, Morton enfila la porte et disparut.

A Continuer.

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 11 mars 1843. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonnemer; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers; Président, Emile J. Ecuyer; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Cazabonne; Secrétaire, Paul Vanderborre. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Laudumiey & Cie, 112 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1874. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Officiers: Président, Emile J. Naudon; Premier Vice-Président, Mataeas Router; Deuxième Vice-Président J. P. Bouvier; Secrétaire, Nemours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

L'Athenee Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixés par le comité; local des réunions aux bureaux du Président, Banque Hibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1884. Officiers: Président, John Bordes; Vice-Président, N. Charouleau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le premier lundi de chaque mois, au local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

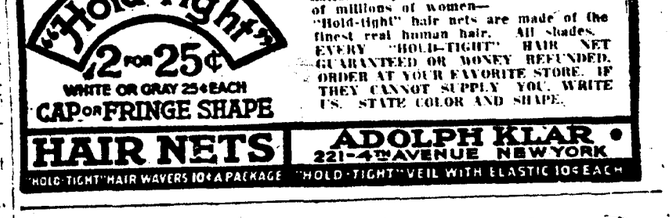
La Société de 14 Juillet, Incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildstein; Premier Vice-Président; Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabezies; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Tresorier, J. Darribère; Secrétaire aux minutes, A Daste Secrétaire aux finances, H. J. Mathé Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société

L'Alliance Franco-Louisianaise fondée le 16 octobre, 1908. Officers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Ecuyer; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darribère; Trésorière, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Despaux. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1891. Officiers: M. le Consul de France Président d'Honneur; Président, H. J. Preau; Vice-Président, F. Laudumiey; Secrétaire, J. Serio; Trésorier, A. Gaillard. Local social chez F. Laudumiey & Cie., 1112 Rue des Remparts. Séances le troisième mercredi de chaque mois, au local de la société.



"BLUE BONNETS" *The Aristocrat of New Fabrics.*

The exquisite quality of this new cloth is only equaled by its practical utility. Transcendently beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Wears without wrinkling, repels dust, launders beautifully. Absolutely dye fast. Eminently suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings.

If your dealer doesn't carry "Blue Bonnets" send us this ad with name of dealer and we will send him samples and notify him of your request.

LESHER WHITMAN & CO. Inc., 561 Broadway, N. Y.

POUR CINQUANTE ANS CE REMÈDE A RETENU LA CONFIANCE DU PEUPLE

Un remède qui a si longtemps maintenu sa réputation que le PE-RU-NA comme aide substantiel à l'humanité, pour guérir et rendre la santé, doit avoir un grand mérite et des qualités merveilleuses et être supporté par autre chose que des promesses.

Pe-ru-na

POUR LES INDISPOSITIONS QUOTIDIENNES

Si votre affection est d'une nature catarrhale, essayez PE-RU-NA, ensuite dites à vos amis le bien qu'il vous a fait.

En purifiant et enrichissant le sang et en réduisant les irritations de vos nerfs frémissants et palpitants, PE-RU-NA exerce une influence adoucissante sur les membranes muqueuses enveloppant l'intérieur du corps, ce qui explique sa grande valeur dans toutes les maladies ayant leur origine dans le catarrhe ou enflammation catarrhale. On s'en sert avec succès pour les toux, refroidissements, catarrhe du nez et la gorge, troubles des bronches, les effets de la grippe et l'influenza espagnole, constipation, diarrhée, dysenterie, catarrhe de l'estomac, des boyaux, du foie, des rayons et autres organes, et tous désordres occasionnés par l'irritation et la congestion des membranes muqueuses.

QUATRE-VINGT DIS-SEPT SUR CENT SOUFFRENT DU CATARRHE SOUS UNE FORME OU UNE AUTRE.

L'heureux message des bienfaits produits par le PE-RU-NA a été éparillé de tous côtés par des milliers de personnes reconnaissantes, ce qui explique l'usage et la popularité universelle du célèbre tonique pour le Catarrh du Dr. Hartman, le PE-RU-NA.

ESPOIR POUR LES SUFFRANTS

Ceux qui ont été Sauvés

Mme Rosalia Kania, New Britain, Conn. "J'ai souffert du catarrhe à l'estomac pendant trois ans et je suis maintenant en bonne santé."

Mme Chas. Anspaugh, R. R. No. 7, Laurange, Ind. "PE-RU-NA a sauvé ma vie."

Mr. C. H. Swartz, Bellingham, Wash. "J'ai pris PE-RU-NA pour purifier mon sang et renouveler mon système. C'est une bonne et honnête médecine."

Mlle Ivy Bray, Fairvier, Ky. "La meilleure médecine pour la toux et les refroidissements que j'ai jamais vue."

Mr. Herman Hildebrand, Option Pa. "Ne désespérez pas. PE-RU-NA m'a rétabli dans deux mois."

Mme. M. C. Burkhart, R. R. No. 6, Box 147, Lexington Ky. "PE-RU-NA m'a guéri d'un catarrhe du système de dix ans. Pour deux ans j'étais au lit."

Mme. P. Ludvigsen Austin, Minn. "Je me suis débarassé de ma maladie du foie et puis manger de tout."

SOLD EVERYWHERE **EN TABLETTES OU LIQUIDE**

RECOMMANDE POUR LE CATARRHE ET CONTITIONS CATARRHALES.

Le Fameux Tabac Pour La Pipe

NE REMETTEZ pas le plaisir de votre pipe plus longtemps. Achetez une boîte de Prince Albert et commencez à fumer ce tabac merveilleux aussitôt que vous le pourrez. Le Prince Albert vous donnera plus de plaisir de votre pipe que vous n'en avez jamais eu, parce qu'il a la qualité

PRINCE ALBERT

the national joy smoke

Chaque pipe pleine de Prince Albert que vous fumerez vous le ferez aimer plus que la précédente. L'arôme et la saveur sont délicieux et rafraîchissants.

Vous pouvez fumer avec du Prince Albert dans une pipe ou en cigarette, aussi longtemps que vous le voudrez sans morsure de la langue ou dessèchement de la gorge. Notre procédé breveté exclusif supprime la morsure et le dessèchement.

Sacs rouges, boîtes rouges, pots de fer-blanc d'une livre et d'une demi-livre — et — pot de verre d'une livre avec couvercle garni d'une éponge pour conserver l'humidité.

R. J. REYNOLDS TOBACCO CO. WINSTON-SALEM, N. C.